



HAL
open science

**Affinités électives, aventure et imaginaire romanesque :
Le Grand Meaulnes à l'épreuve des Mémoires d'une
jeune fille rangée**

Marie-Hélène Boblet

► **To cite this version:**

Marie-Hélène Boblet. Affinités électives, aventure et imaginaire romanesque : Le Grand Meaulnes à l'épreuve des Mémoires d'une jeune fille rangée. Simone de Beauvoir, "Mémoires d'une jeune fille rangée", Presses Universitaires de Rennes, pp.163-174, 2018, (Didact. Concours), 978-2-7535-7574-5. hal-02078079

HAL Id: hal-02078079

<https://normandie-univ.hal.science/hal-02078079>

Submitted on 25 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Affinités électives, aventure et imaginaire romanesque : *Le Grand Meaulnes* à l'épreuve des *Mémoires d'une jeune fille rangée*

Des années de jeunesse chroniquées dans *Carnets de Jeunesse* à la rétrospective mémorielle de *Mémoires d'une jeune fille rangée*, *Le Grand Meaulnes* imprègne l'imaginaire de Simone de Beauvoir, et la figure d'Augustin accompagne le mouvement d'émancipation de l'adolescente vers l'âge adulte. Au demeurant, rien de très original à la présence voire la prégnance du roman d'Alain-Fournier dans la bibliothèque de la jeune lectrice, dont l'appétit est dévorant : il y côtoie des âmes sœurs comme Maeterlinck ou Francis Jammes, et bien sûr Jacques Rivière ; il circule d'une conversation à l'autre, avec Jacques l'initiateur, Zaza, Herbaud (René Maheu), Sartre. Le livre est donc un objet physique, au milieu d'autres récits, essais ou recueils poétiques, mais il occupe une place « psychique » dans le cœur et l'esprit de l'adolescente. La fidélité de Simone de Beauvoir au *Grand Meaulnes*, jusqu'à octobre 1929, est proportionnelle à l'investissement substitutif qu'elle place en la littérature une fois désabusée de la religion catholique et des traditions ecclésiales. Elle devient adulte à l'ombre d'Augustin-Alain Fournier ; elle transpose l'amitié de François Seurel et Augustin Meulnes sur celle qui la lie à Zaza ; elle interprète ses amours avec Jacques et ses affinités électives à la lumière des émotions et des valeurs exaltées dans le roman, qui n'est pas non plus indifférent à l'affirmation de la vocation littéraire de la future romancière.

Le romanesque du *Grand Meaulnes* est un romanesque de l'intériorité ; l'aventure y est moins centrale que ne l'est l'aventurier. L'axiologie des « belles âmes »¹ et de l'inquiétude s'y déploie. Or, dans le combat mental et sentimental que mène Simone de Beauvoir au sein de sa famille et du cours Désir, cette axiologie aura partiellement raison de l'axiomatique chrétienne. Elle ré-oriente le potentiel de foi et de crédit qui l'anime, même si l'enthousiasme de sa conversion à « l'Inquiétude », envisagée comme une qualité éthique et dotée d'une valeur existentielle, précède une cruelle désillusion. À l'épreuve du réel, l'identification entre Meulnes et Jacques cesse non seulement d'être clairvoyante : elle sera vécue comme aliénante, pour avoir dangereusement entretenu un rêve d'idéal.

Confondre le réel et l'idéal, le modeler du moins sur des représentations romanesques est un péché de jeune lectrice, de même que confondre en un roman auteur et personnage. Cette erreur d'appréciation se rachète par la souffrance de la déception. Plaquer le visage du « gonze auprès de qui tout est possible »² sur les élus de cœur et d'esprit, c'est se vouer à ne pas les connaître, ne pas se préparer à l'intraitable du réel.

¹ « J'ai un tel goût des âmes ; et c'est si facile de les atteindre : il suffit de les chercher, simplement », écrit Beauvoir dans son journal le 12 octobre 1926 (*Carnets de jeunesse, 1926-1930*, Paris, Gallimard, 2008, p. 112).

² « Le seul reproche que j'aie à vous faire [...], c'est – comment dire ? – un certain manque de foi, une certaine avarice du cœur, une certaine faiblesse du bras... qui fait que tu n'es pas assez le *grand Meaulnes* de la 1^{ère} partie – un gonze auprès de qui tout est possible, et qui croit en vous et qui croit en lui, et lorsqu'on sort avec lui dans un chemin ou dans la rue, on sent que tout devient possible, et que tout à l'heure peut-être, au tournant du chemin, il vous montrera du doigt en souriant le Beau Domaine perdu qu'on n'a jamais vu qu'en rêve » (Alain-Fournier, *Lettres au petit B.*, Paris, Fayard, 1986, p. 274 – 2 novembre 1912). « Le *grand Meaulnes* de la 1^{ère} partie » incarne le paradigme de l'individu dont le désir est efficiel : « Je demande quelqu'un qui croie et qui veuille, quelqu'un pour qui tout soit possible – un pour qui rien n'existe mais seulement son désir [...] qui se sente parfois assez fervent et assez haut pour rencontrer son amour au détour d'un chemin » (lettre du 10 août 1908, *ibid.*, p. 90).

C'est donc avec mais aussi malgré *Le Grand Meaulnes* que la jeune fille se forme et sort des rangs. Elle apprend à lire sans/contre son père, premier initiateur de la fréquentation de la bibliothèque. Elle apprend à élire Jacques et, au-delà, à délirer en juxtaposant la poésie sur la vérité, la fiction sur le vécu. Aussi l'éducation sentimentale et l'aventure poétique de l'héroïne des *Mémoires d'une jeune fille rangée* mettent-elles *Le Grand Meaulnes* à l'épreuve.

Place du livre dans la bibliothèque

C'est en mars 1926 que Simone découvre l'histoire du *Grand Môle*, dont Jacques est l'intercesseur. Dans son enfance, son père avait formé [s]on « goût littéraire » à partir d'« une petite anthologie » :

Un *Évangile* de Coppée, *Le Pantin de la petite Jeanne* de Banville, *Hélas ! si j'avais su* d'Hégésippe Moreau, et quelques autres poèmes. [...] Il me lut à haute voix les classiques, *Ruy Blas*, *Hernani*, les pièces de Rostand, *l'Histoire de la littérature française* de Lanson, et les comédies de Labiche. (p. 51)

L'intervention de Jacques fait entrer un rival sur la scène de la lecture et de la formation. Au père qui préfère Voltaire, Beaumarchais, France, Maupassant, Hugo, Jacques s'affronte. Ils se querellent à propos des Russes, d'Ibsen, des Pitoëff, de Dullin, de Copeau, de Jouvet : « mes parents ne lui pardonnaient pas ses goûts littéraires » (p. 226). Alors que *Claudine à l'école* et *Les trois Mousquetaires* sont interdits (p. 111), de même que *La Garçonne* ou les *Contes* de Coppée (p. 234), Jacques récite à sa cousine un poème de Cocteau et lui donne des conseils de lecture. Un jour, « il énuméra un tas de noms que je n'avais jamais entendus et me recommanda en particulier un roman qui s'intitulait, à ce que je crus comprendre, *Le Grand Môle* » (p. 243). Dans ce contexte, le malentendu est d'une clairvoyante intelligence. L'inouï (« je n'avais jamais entendu ») favorise un entre-dit : car c'est bien un rôle de protection contre les vagues de détresse et de sentiment d'exil que jouera le personnage éponyme, en fournissant un modèle romanesque d'exigence, de fièvre et d'obstination.

Quand elle s'élanche dans le roman d'Alain-Fournier, la lectrice n'a pas encore abordé Barrès, Claudel, Valéry, Jammes, Gide – la famille spirituelle qui deviendra la sienne. En dépit de monsieur de Beauvoir qui la « blâm[e] de gaspiller [s]on temps avec Mauriac, Radiguet, Giraudoux, Larbaud, Proust [...], prétentieux, alambiqués, baroques, décadents, immoraux » (p. 246), elle dévorera avec ferveur Marcel Arland, Rivière, Mallarmé, Laforgue³... Avec Jacques et grâce à lui, elle lira contre son père et en dépit de lui *Le Grand Meaulnes*. La scène de lecture est ainsi racontée dans le journal intime de la jeune fille :

Puis *Le Grand Meaulnes* à l'Institut catholique, dans cette bibliothèque où je ne pouvais pas pleurer comme je voulais. [...] De longues heures se rattachent à cette lecture où j'essayais de fixer mon âme, émerveillée par la découverte de la vie intérieure, écrasée par la violence avec

³ Elle énumère « Gide, Claudel, Jammes » (p. 244) ; « Barrès, Gide, Valéry, Claudel » (p. 254) ; « Mallarmé, Laforgue, Max Jacob » (p. 264). Poupette aussi lit Jammes et Alain-Fournier : « nous parlions des beautés de la vie intérieure » (p. 294) et évidemment Zaza : « Nous parlions de Francis Jammes, de Laforgue, de Radiguet, de nous-mêmes » (p. 338). Madame Mabilille interdira Mauriac et Claudel à sa fille (p. 313). Cette association est plus crédible que le rapprochement de Claudel et de Gide risqué à la p. 254 des *Mémoires*, alors que les *Carnets de Jeunesse* distinguent toujours ces deux auteurs, et mettent en valeur l'influence sur Beauvoir de chacun de ces contemporains capitaux. La ré-élaboration, à cinquante ans, des engouements de lecture de ses vingt ans obéit sans doute, comme le pense Annabelle Golay-Martin, à une « logique orientée du récit mémorial, qui est celle de la mise en valeur d'un itinéraire de rupture et de la naissance d'une vocation d'écrivain. » (*Beauvoir intime et politique : la fabrique des Mémoires*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2013, p. 117).

laquelle elle s'était emparée de moi. Je découvre Gide, Péguy, Claudel [...] et puis la révélation d'*Aimée*, au Luxembourg par un beau jour de vacances⁴.

Au début de la troisième partie des *Mémoires*, Beauvoir se livre à une brillante réécriture de la page des *Carnets de jeunesse* : deux métaphores concurrentes de l'extase se disséminent pour dire le bouleversement dû à cette lecture, jusqu'à se ramifier dans la chute du paragraphe narratif :

C'est là, assise devant un pupitre noir, parmi de pieux étudiants et des séminaristes aux longues jupes, que je lus, les larmes aux yeux, le roman que Jacques aimait entre tous et qui s'appelait non *Le Grand Môle* mais *Le Grand Meaulnes*. Je m'abîmai dans la lecture comme autrefois dans la prière. La littérature prit dans mon existence la place qu'y avait occupée la religion : elle l'envahit tout entière, et la transfigura. Les livres que j'aimais devinrent une Bible où je puisais des conseils et des secours ; j'en copiai de longs extraits ; j'appris par cœur de nouveaux cantiques et de nouvelles litanies, des psaumes, des proverbes, des prophéties et je sanctifiai toutes les circonstances de ma vie en me récitant ces textes sacrés. [...] Entre moi et les âmes sœurs qui existaient quelque part, hors d'atteinte, ils créaient une sorte de communion ; au lieu de vivre ma petite histoire particulière, je participais à une grande épopée spirituelle. Pendant des mois je me nourris de littérature : mais c'était alors la seule réalité à laquelle il me fût possible d'accéder. (p. 245)

Certes, Simone, déjà, « se soûlai[t] de lecture » (p. 107) à Meyrignac ; prise de « convoitise » (p. 94 et p. 144), elle ne résistait déjà pas à la tentation de « dévorer la collection de romans à quatre-vingt-dix centimes qui avaient enchanté la jeunesse de papa » (p. 145). Mais cette fois l'image dionysiaque de l'ivresse est remotivée par l'intensif, et la jouissance soulignée par le geste transgressif : « j'étais si goulue que je ne me contentais pas des deux volumes auxquels j'avais droit : j'en enfouissais clandestinement plus d'une demi-douzaine dans ma serviette » (p. 244-245). Puis à côté du corps, l'âme, « déconcertée, éblouie, transportée » (p. 244), joue sa partie, de sorte que la lectrice se livre à de véritables orgies en s'adonnant à ces nouveaux textes sacrés. Le passage des *Carnets* à l'écriture des *Mémoires* met éloquemment en place une scénographie de la lecture du *Grand Meaulnes* dont le cadre, l'Institut catholique, ici détaillé, transfigure l'extase dionysiaque en émotion mystique.

Reste à comprendre cet engouement et cette ferveur. *Le Grand Meaulnes* est le premier d'une série de récits qui développent un romanescque de l'intériorité, dont l'axiologie fascine Simone de Beauvoir à dix-huit ans. Les auteurs que Beauvoir dévore recréent une communauté d'esprits qui la sauve de la solitude et du bannissement auquel elle se sent condamnée par sa famille ; ils instituent une autorité alternative, qui conteste les choix venus d'ailleurs et la morale de l'obéissance. L'héritage nietzschéen et barrésien du culte du moi, qui oppose les « esprits libres » aux « barbares », délivre l'autorisation de suivre sa pente, de combattre pour la cause sacrée qu'est le *soi* :

J'étais engagée dans une lutte ; j'en éprouvai un choc dont je fus longue à me remettre ; du moins la littérature m'aida-t-elle à rebondir de la détresse à l'orgueil. « Familles, je vous hais ! foyers clos, portes refermées. » L'imprécation de Ménélaque m'assurait qu'en m'ennuyant à la maison je servais une cause sacrée. J'appris en lisant les premiers Barrès que « l'homme libre » suscite fatalement la haine des « Barbares » et que son premier devoir est de leur tenir tête. (p. 254)

⁴ Simone de Beauvoir, *Carnets de jeunesse*, op. cit., p. 84. Les auteurs de prédilection sont aussi énumérés par Chantal dans *Anne, ou quand prime le spirituel* : « J'ai rangé dans mon armoire mes chers incomparables compagnons, mes chers livres : Proust, Rilke, Katherine Mansfield, *Poussière*, *Le Grand Meaulnes*. » (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 95).

Il faut donc, pour évaluer la séduction du *Grand Meaulnes*, saisir la continuation entre Alain-Fournier et ces auteurs. Les valeurs figurées par le personnage d'Augustin, transfusées en Jacques ou incarnées en Zaza, valeurs au nom et à l'aide desquelles Simone assume la rupture avec son père, ont pris leur source dans ces mêmes lectures – celle de Gide en particulier. Augustin n'est-il pas un disciple de Ménalque, dont il a retenu l'exhortation ? Avant même les *Nouvelles Nourritures*, ne pourrait-il affirmer : « Je crois que la route que je suis est *ma* route, et que je la suis comme il faut. Je garde l'habitude d'une vaste confiance qu'on appellerait de la foi, si elle était assermentée⁵. » Comme Beauvoir, Alain-Fournier s'était émerveillé de « ces enfants merveilleux qui découvrent sans cesse la vie⁶ », dans *Le Retour de l'enfant prodigue ou Le voyage d'Urien*. Et s'était inquiété de savoir devenir adulte dans le monde démonétisé des faux-monnayeurs.

Face aux traditions bourgeoises et aux convictions catholiques qui sacrifient l'invention de soi à la convention et l'individualité à l'humilité, la jeune Simone de Beauvoir trouve donc des alliés en la compagnie de ces « présences fraternelles » (p. 272). Celles-ci la soulagent du mal dont elle souffre, celui « d'avoir été chassée du paradis de l'enfance et de n'avoir pas retrouvé une place parmi les hommes » (p. 299). Elles l'assistent dans son combat contre une pieuse mère et un père plus académique qu'il ne lui semblait lorsqu'elle l'admirait, enfant, s'amusant à jouer la comédie. Aussi assimile-t-elle immédiatement cette éthique de l'individuation qui réplique à la morale familiale et sociale : « sa morale exigeait le respect des institutions ; quant aux individus, ils n'avaient rien à faire sur terre. [...] Seul l'individu me semblait réel, important » (p. 248-250). D'une part, elle découvre avec stupeur sa propre métamorphose, comme si un charme l'avait envoûtée et transformée en une autre, elle-même : « je ne comprenais plus rien à la tranquille écolière que j'avais été quelques mois plus tôt ; à présent, je m'intéressais à mes états d'âme beaucoup plus qu'au monde extérieur » (p. 246). D'autre part, elle cultive, outre son idiosyncrasie, les « belles âmes » parmi lesquelles se situer, et l'expression de sa propre intériorité. Après avoir ouvert le chantier du journal intime (« je me mis à tenir un journal intime », p. 246), Simone de Beauvoir entreprend à l'été 1926 d'explorer à son tour la vie intérieure dans une fiction : « Ce que je rêvais d'écrire, c'était un “roman de la vie intérieure” » (p. 272). Or son premier récit, rédigé en septembre 1926, *Tentative d'existence*, ne raconte-t-il pas « l'histoire d'une évasion manquée », à la campagne, avec pour personnages des fiancés de convention et un musicien de génie, révélateur « d'autre chose : l'art, la sincérité, l'inquiétude » ? L'héroïne n'est-elle pas assaillie par les émois connus du grand Meaulnes : « une fièvre, un désir d'inconnu » (p. 273) ?

Du *Grand Meaulnes* à la correspondance Jacques Rivière–Alain-Fournier : poétique de la valeur

Le romanesque de l'intériorité nourrit et l'observation de sa propre évolution, du passage de la petite fille adulée à la grande fille reniée, et la vocation littéraire de Simone. S'aimer soi-même puisque personne d'autre ne le fait, croire en soi sont le nouveau credo levé sur fond de désarroi à partir de 1926. Credo dont les articles sont incarnés en Meaulnes qui en fournit l'exemple et le droit. Dans le roman en effet, ce « grand gars nouveau venu⁷ », échappant à la vigilance de sa mère, allait « ébranlant le plafond, traversait les immenses greniers ténébreux du premier étage, se perdait vers les chambres d'adjoints abandonnées⁸ ». Il donne l'exemple des escapades en suivant, fût-ce à son insu, l'aiguillon de son « désir

⁵ André Gide, *Les Nouvelles Nourritures* (1935), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 169.

⁶ *Correspondance Jacques Rivière et Alain-Fournier, 1905-1914*, Paris, Gallimard, 1926, lettre du 26 janvier 1907.

⁷ Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes* (1913), Paris, Livre de Poche, 1983, p. 19.

⁸ *Ibid.*, p. 18.

panique⁹ ». Égaré en forêt, il se sent plein « d'orgueil et de la joie profonde de s'être ainsi évadé, sans l'avoir voulu¹⁰ ». Il découvre, « plein de surprise, troublé d'une émotion inexplicable¹¹ », le domaine inconnu, avec sa fête étrange où les enfants font la loi. De même Simone, assistant incognito à une représentation des Ballets russes, reste éberluée : « Voilà que je baignais dans une des grandes fêtes nocturnes dont j'avais si souvent guetté au ciel le reflet. [...] Décors, costumes, musiques, danses : tout m'étonna. Je crois que depuis mes cinq ans je n'avais pas connu pareil éblouissement. » (p. 317-318). Peu importe que la partie de plaisir se passe au Domaine sans nom ou au théâtre Sarah Bernhardt : Meaulnes aura modélisé et autorisé la tentation de s'individuer en s'enfuyant hors des cadres de la famille, aura aidé à lutter contre la détresse, l'insécurité, par le culte d'une inquiétude positive¹².

Mot-clé de Gide dans les années 1900, l'inquiétude est en 1920 la marque de la génération d'un Marcel Arland (dont Simone lit l'article paru dans la *NRf*, « Le nouveau mal du siècle », en 1924) ou d'un Daniel Rops qui publie *Notre inquiétude* en 1926. Symptôme d'un discernement critique poussé jusqu'au risque du nihilisme, l'inquiétude devient le signe d'une élection, la voie de l'accomplissement de soi empruntée par la jeune Simone, dans le sillage de Meaulnes-Jacques : « Comme je n'apercevais sur terre nulle place qui me convînt, j'envisageai joyeusement de ne jamais m'arrêter nulle part. Je me vouai à l'Inquiétude. » (p. 245). C'est l'orientation proposée aux âmes désorientées, puisque « tout convergeait pour me convaincre de l'insuffisance des choses humaines : ma propre condition, l'influence de Jacques, les idéologies qu'on m'enseignait, et la littérature de l'époque » (p. 300). Le sacrifice du bonheur même, celui qui pousse Meaulnes jeune marié sur les traces de Valentine au risque de perdre Yvonne de Galais, est un choix osé par l'adolescente : « Je décrétai que le bonheur est en soi une déchéance. Comment le concilier avec l'inquiétude ? J'aimais le Grand Meaulnes, Alissa, Violaine, la Monique de Marcel Arland : je marcherais sur leurs traces » (p. 257-258). « Nous étions trop lucides et trop intelligents pour nous reposer dans la fausse sécurité de l'amour. Jamais Jacques n'arrêterait sa course anxieuse. [...] J'appelai à mon secours Alissa et Violaine, et je m'abîmai dans le renoncement. » (p. 278).

Or l'inquiétude, qui révèle la qualité d'une âme, motive l'identification des élus de cœur à Meaulnes : « Il [Jacques] aimait le Grand Meaulnes, il me l'avait fait aimer : je les identifiais. Je vis en Jacques une incarnation raffinée de l'Inquiétude. » (p. 263). Le processus d'identification s'amorce, qu'un certain flottement caractérise pourtant¹³. Car les affinités électives de Simone sont plurielles, et Zaza rivalise avec Jacques.

On peut retracer la généalogie de cette double projection. Dans la deuxième partie des *Mémoires*, Simone avait raconté une aventure de lecture et de projection à partir de *L'Écolier d'Athènes*. Elle se voyait en Théagène, et reconnaissait en Zaza Euphorion. L'autobiographe ressuscite l'époque des lectures naïves de l'adolescente où, n'ayant pas encore découvert la fonction de symbolisation de la fable, elle en subit le ravissement imaginaire. Pourtant, la

⁹ *Ibid.*, p. 50.

¹⁰ *Ibid.*, p. 46.

¹¹ *Ibid.*, p. 53. Sur cette épopée du désir de Meaulnes, je me permets de renvoyer à l'introduction de mon édition critique du *Grand Meaulnes* (Paris, Honoré Champion, 2009).

¹² Ce sera l'idée maîtresse de l'essai de Jacques Rivière, *Le Roman d'aventure* : « Notre plaisir est de cela même qui nous manque [...]. Bizarre mélange d'interrogation et de confiance, d'inquiétude et d'abandon ! Justement, c'est l'abandon à l'inquiétude. En lisant un roman d'aventure, nous nous livrons sans réserve au mouvement du temps et de la vie. » (*Le Roman d'aventure* [1913], Paris, Éditions des Syrtes, 2000, p. 74).

¹³ Petite, en 1919, Simone s'était identifiée à Jo, aînée des filles March du roman *Little Women*, de Louisa May Alcott.

mise en abyme de l'histoire de Théagène et Euphorion atteste la dimension littéraire et réflexive du projet autobiographique¹⁴ :

Théagène, écolier sérieux, appliqué, raisonnable, était subjugué par le bel Euphorion ; ce jeune aristocrate, élégant, délicat, raffiné, spirituel, impertinent, éblouissait camarades et professeurs, bien qu'on lui reprochât parfois sa nonchalance et sa désinvolture. Il mourait à la fleur de l'âge et c'était Théagène qui cinquante plus tard racontait leur histoire. J'identifiai Zaza au bel éphèbe blond et moi-même à Théagène : il y avait des êtres doués et des êtres méritants. (p. 150)

Tout est dès lors en place pour que la désinvolture et l'impertinence de Meaulnes se superposent sur celles de Zaza/Euphorion, et que Simone, « élève appliquée, enfant sage » (p. 157) alias Théagène, se retrouve en Seurel qui, lui aussi, raconte l'histoire d'un autre. La découverte du roman d'Alain-Fournier n'aura lieu que plus tard, certes. Mais a posteriori, quand l'auteure reconstruit son cheminement identitaire et entreprend une clarification raisonnée de son expérience de vie, le souvenir de l'amitié entre François Seurel et Meaulnes vient sans doute se greffer sur le souvenir littéraire d'Euphorion et Théagène, et sur la mémoire existentielle de son amitié avec Zaza¹⁵. La « tranquille écolière » (p. 246), future dépositaire de l'histoire de Zaza, ressemble autant au « sérieux, appliqué, raisonnable » Théagène qu'à l'enfant sage Seurel. Comme celui-ci, elle est élevée par une mère ordonnée, incurieuse, qui ne s'étonne jamais de rien. Augustin, par son air moqueur et indiscipliné, émerveille François et même son instituteur de père. Zaza n'enchantait-elle pas le cours Désir et Simone par « sa hardiesse garçonnière » (p. 150), sa désinvolture et sa « présence jaillissante comme une source » (p. 151) ? Elle lui fait éprouver « la joie violente et fraîche de l'amitié » (p. 125), mais aussi sa propre insuffisance, son indéfinition et sa fadeur, de même que Seurel prend conscience de son enfermement et de sa timidité face à Meaulnes. « L'audace, la vivacité, l'aisance, la désinvolture » (p. 120, p. 122-123, p. 148-149) de Zaza subjuguent Simone, qui voit en elles l'indice d'une disponibilité, d'une curiosité à l'égard du possible exaltantes. Ces qualités font de l'inquiétude non pas une anxiété inhibante mais la source d'un élan et d'une joie toujours promise, celle de croire au possible, sans se contenter de la tranquillité du bonheur. Le mythe d'Euphorion, lu à treize ans, prépare donc le mythe du Grand Meaulnes, lu à dix-huit ans, et les deux images se confondent d'autant plus que Zaza, « remuée », relit trois fois *Le Grand Meaulnes* (p. 289) et se rapproche ainsi de Simone dont le scepticisme l'avait éloignée¹⁶. Plus tard, Herbaud entrera dans la fratrie imaginaire : « Je fus touchée quand il me dit qu'il aimait *La Nymphe au cœur fidèle, Le Moulin sur la Floss, Le Grand Meaulnes*. Comme nous parlions d'Alain-Fournier, il murmura d'un air ému : "Il y a des êtres enviables". » (p. 426). Cette phrase atteste un amalgame qui se répétera de plus en plus ouvertement dans les *Carnets de jeunesse* puis dans les *Mémoires*, en dépit de la maturation littéraire du texte autobiographique et de la maturité intellectuelle acquise par l'écrivaine : la confusion entre l'auteur-créateur d'un univers de fiction et le personnage de ladite fiction.

On peut comprendre que le trio fantasmagique fort séduisant que constituent Euphorion-Zaza-Meaulnes s'inspire du caractère d'Alain-Fournier lui-même, de sa manière singulière d'aller « à la chasse du bonheur ». Juliette Carré a récemment rappelé que, selon Jacques

¹⁴ Voir Christina Angelfors, « *Mémoires d'une jeune fille rangée* : autobiographie ou fiction ? », *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 15, 1998-1999, p. 67. Elle souligne l'utilisation consciente de personnages fictionnels comme modèles d'identification et la fabrication raisonnée d'une belle histoire de vie.

¹⁵ Si la seule amitié avait justifié cette projection, elle serait présente dès les *Carnets de Jeunesse*. Or, bien sûr, Simone ne pouvait pas deviner le sort tragique d'Élisabeth Lacoïn, ni penser qu'elle-même se vouerait à ressusciter le fantôme de Zaza et à dénoncer sa scandaleuse disparition.

¹⁶ Portées par cet engouement, toutes les deux entreprennent de lire la Correspondance d'Alain-Fournier et de Jacques Rivière.

Rivière, les traits définitoires de Meaulnes se calquaient sur ceux de Fournier, esprit indépendant et frondeur, rebelle à l'organisation hiérarchique de la khâgne et à ses rites académiques¹⁷. De sorte que le glissement imaginaire entre l'amie Zaza, le personnage Meaulnes et l'auteur Alain-Fournier s'opère en oblitérant la distinction ontologique des catégories. À propos de Jacques, une page du journal intime confirme la transsubstantiation de l'auteur et du personnage, dans une éloquente énumération :

Il n'y a que Jacques qui comprenne quelque chose. [...] Il suffit de le revoir pour que la vie redevienne une réalité puissante. Qu'il joue bien ! Lui seul sait les actes absurdes, les imaginations puérides et si graves, les projets qui deviennent d'immenses desseins, les petits actes qui sont de grandes aventures. [...] Que ferais-je si tu ne vivais pas, toi qui recrées la vie ! Alain-Fournier, Vasco, Ménélaque, habitant d'un monde irréel, si pur et si peu enchaîné, si homme et tellement enfant, grand organisateur des jeux qui ne permettra jamais à l'avenir d'être ce saucisson qu'on mange parce qu'on n'a rien de mieux à faire, tranche après tranche¹⁸.

Une fois débarrassée de la fictionnalité de Meaulnes, Beauvoir affirme l'identité ontologique et éthique de deux âmes, qu'elle considère comme « amies ». Les *Carnets de jeunesse* mentionnent à plusieurs reprises le dialogue de ces âmes : « J'aime Fournier comme j'aime Zaza ou Jacques : avec plus de plaisir et d'abandon, mais sans ce caractère âpre et exclusif qu'a mon affection pour Rivière. Fournier me satisfait bien plus, dans un sens je le préfère et beaucoup, mais comme on peut préférer autrui à soi-même¹⁹ ». « Fournier, Rivière... de ceux-là je ne parlerai pas. Ils ne m'enseignent pas des attitudes. Ils m'adressent des paroles entendues de moi seule et qui vont au plus vrai de moi. Mon amitié pour eux n'a pas changé²⁰. » Ils résistent au passage du temps : « Rivière pourtant, Fournier... ? oui, ceux-là demeurent malgré tout mes amis²¹. » Une adresse à Jacques confirme cette confusion entre le romancier et le cousin : « À quel titre je voulais t'écrire ? comme à l'homme à qui j'ai donné tout droit sur moi, à qui je suis engagée en mon cœur, à Alain-Fournier, à mon rêve, à mon bien-aimé²². »

Au moment même de rompre, Simone met en cause cette fratrie des « belles âmes ». Alors qu'elle affirmait sa « foi en Jacques », qui l'éloignait « des problèmes difficiles, des fatigues, des efforts, en dehors du temps et de l'espace, dans un aujourd'hui tout neuf où déferlent des vagues d'amour. Pays enchanté de Meaulnes où j'ai si souvent erré²³ », l'incrédulité la gagne et l'emporte : « Pouvais-je encore croire que Jacques était un frère du Grand Meaulnes ? J'en doutais vivement. » (p. 386). Mais elle doute non moins douloureusement de pouvoir « oublier le héros de [s]a jeunesse, le frère fabuleux de Meaulnes, promis à “des choses inouïes” et peut-être marqué, qui sait, par le génie ? » (p. 416).

Enchantement vs enchaînement : le prix de la lucidité

C'est en effet l'illusion plus que le génie qui habite Jacques Laiguillon. Rend-il vraiment réel ce possible qui advient, ou se réfugie-t-il dans le domaine enchanté de l'irréel ? La réponse est claire dans le journal. S'il est légitime d'avoir cultivé « cet autre côté de la vie

¹⁷ Voir Juliette Carré, *Correspondances d'Alain-Fournier, Jacques Rivière et André Lhote. Une École des Lettres à la Belle Époque*, Paris, Éditions Honoré Champion, 2018, p. 47 et p. 51.

¹⁸ Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, op. cit., p. 422-424 (23 janvier 1928). Vasco est le personnage éponyme d'un roman de Chadourne, et Ménélaque l'initiateur des *Nourritures terrestres* de Gide.

¹⁹ *Ibid.*, 31 octobre 1926, p. 151. La citation d'un poème de *Miracles*, « À travers les étés », précède ce passage.

²⁰ *Ibid.*, 18 mars 1927, p. 293.

²¹ *Ibid.*, 29 avril 1927, p. 320.

²² *Ibid.*, 20 septembre 1929, p. 783.

²³ *Ibid.*, 24 juillet 1927, p. 383.

dont parle *Le Grand Meaulnes*, [...] ce royaume enchanté [où] les minutes semblent plus gonflées, plus riches de vie que les autres...²⁴ », la lucidité exige de situer ce temporaire séjour dans la durée des travaux et des jours. Car la grâce de l'enfance « installée dans l'absolu » (p. 299) des êtres enviables se paie de mauvaise foi et de démonique détresse.

En Jacques Laiguillon, une âme de bourgeois se révèle-t-elle finalement, comme le laisse entendre une Simone dépitée ? « Je m'étais bien trompée en le prenant pour une espèce de Grand Meaulnes. Il était instable, égoïste, et il n'aimait que s'amuser » (p. 305). En réalité, Jacques n'est jamais présenté comme un cynique, ni comme un mystificateur. Plutôt comme un acrobate entre deux générations – il a perdu son père et en porte la trace spectrale –, deux valeurs – celle de l'Art, et celle de l'Argent –, ou comme un funambule oscillant entre deux exigences – charnelle et spirituelle – jusqu'à ce que sa grâce, devenue « funeste » (p. 454), tourne à la « folie de destruction » (p. 456). Il est bien plutôt victime, comme Meaulnes devenu adulte, de l'idéalisme qui n'accorde au réel que la part maudite, inverse le plaisir en faute, retourne en disgrâce la grâce, traduit en excommunication toute émancipation.

De même que les interdits chrétiens inscrits dans l'histoire de Meaulnes et la pureté dont Yvonne de Galais est auréolée la condamnent à la mort, de même l'amputation puritaine de la saine vitalité de Zaza a raison de sa vie. Le « à quoi bon ? » que répète Yvonne aux projets de Meaulnes résonne dans le découragement de Zaza. Le déni de soi l'irréalise puisqu'aucune actualisation de son potentiel propre, sensible ou intellectuel, n'est possible : « il me semble être », comme Fournier le disait lui-même, « *un être pas tout à fait réel* », écrit-elle en 1928²⁵. Beauvoir lui reproche justement de pactiser avec l'ennemi, d'accepter l'évaluation dévitalisante des corps. La lecture que fait Zaza de la fin du *Grand Meaulnes* est en effet orientée par le discours sulpicien dont Beauvoir soupçonne le pouvoir anéantissant :

Quand deux êtres s'aiment, leur désir de fusion physique est satisfait par leur union, mais leurs âmes ne peuvent s'allier dans un contact, elles demeurent distinctes, et c'est ce qui cause cette souffrance, cette inquiétude qui accompagne l'amour au moins dans les êtres supérieurs. Alain-Fournier a synthétisé cette tristesse de l'être qui n'a pu s'abîmer totalement dans un autre, et la fuite du Grand Meaulnes, au matin de sa nuit de mariage, vient de cette inquiétude. Et ce qui rend impossible cette étreinte des âmes, ce sont précisément nos corps. Je me rappelle avoir détesté mon corps comme une limite, comme une entrave, avoir eu un désir passionné de son anéantissement. [...] Qui n'a senti cette impatience devant les liens du corps²⁶ ?

Son interprétation de la fuite de Meaulnes occulte complètement la valeur sacrée de l'amitié, le pacte scellé avec Frantz de Galais ; elle ignore ce reste d'enfance qui ne réduit pas la quête de Valentine à « cette souffrance, cette inquiétude qui accompagne l'amour au moins dans les êtres supérieurs ». Reste que, effectivement, le dualisme manichéen imprègne et emprisonne Meaulnes, en dépit de sa force désirante. Lui-même reste obsédé par la chasteté, la culpabilité. La représentation du corps comme entrave et surtout comme source de péché court des *Carnets de Jeunesse* aux *Mémoires d'une jeune fille rangée*, à travers l'allusion à *Colombe Blanchet* mot à mot recopiée :

Est-ce le catholicisme qui a m'a laissé un tel goût de pureté que la moindre allusion aux choses de la chair met en moi une détresse indicible ? Je songe à la Colombe d'Alain-Fournier, qui se jeta dans un étang pour ne pas transiger avec la pureté. Mais peut-être est-ce de l'orgueil ? (p. 381)²⁷

²⁴ *Ibid.*, 2 décembre 1926, p. 213.

²⁵ *Zaza. Correspondance et carnets d'Élisabeth Lacoïn, 1907-1929*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 136 (lettre du 27 septembre 1928).

²⁶ *Ibid.*, p. 74 (lettre de février 1926).

²⁷ *Colombe Blanchet* est le second roman d'Alain-Fournier, demeuré inachevé en 1914. Simone de Beauvoir questionne régulièrement l'impact sur elle de l'éducation catholique qu'elle a reçue : « Est-ce [cette religion

Vouloir le réel moins le corporel, c'est dénaturer le réel, et s'égarer dans un infantile rêve de pureté. Zaza en prend acte : « Je retrouve dans "le grand Meaulnes" ce beau rêve enfantin et généreux qui a été le mien²⁸. » Simone également, dans *Carnets de Jeunesse*, sur le mode déceptif : « Et puis, [...] avoir tant demandé dans leur jeunesse ardente et recevoir cela ! Quelle misère²⁹ ! ».

Il s'agira donc d'échapper à l'emprise non plus des mères mais, cette fois, du Grand Meaulnes, de cultiver l'orgueil d'être soi et de s'inventer sans se trahir ni se laisser anéantir. Il s'agira d'élargir l'accord donné au réel à la totalité du réel, sans lui préférer son double, sans l'amputer de la joie sensible. Aussi la répudiation de Meaulnes suit-elle celle de Jacques, ce « grand cousin prestigieux, qui avait été le héros de notre jeunesse » (p. 430). Elle est rendue définitive par la mort de Zaza. La déception, le dépit sont proportionnels aux attentes et à l'immersion confiante en ces histoires de grands enfants charmants. Le culte du possible au risque de manquer le réel et la religion de l'enfance révèlent finalement l'inaptitude à grandir de qui se réfugie dans les romances. Quand le Meaulnes nietzschéen, orgueilleux et joyeux, « le gonze auprès de qui tout est possible », est vaincu par le Meaulnes chrétien, impur et coupable, qui ne peut se racheter qu'en risquant son plus grand bonheur, l'infinie sentimentalité signifie pathologique invalidité à vivre en adulte. Et la lecture du *Grand Meaulnes*, vécue d'abord comme émancipatrice et libératrice, peut s'avérer aliénante. N'a-t-elle pas brouillé le rapport au réel en l'idéalisant, opacifié les relations de Simone avec Jacques – qu'elle invente –, avec Zaza – qu'elle ne voit pas dépérir ? Le Jacques qu'elle a construit est un être d'encre et de papier, un fantasme d'idéal et de pureté, une figure imaginée à l'aide du Grand Meaulnes. Le syntagme « La hauteur et la pureté de nos rapports » (p. 383) fait écho quasi mot pour mot à la mystique courtoise de Meaulnes : « Lorsque j'avais découvert le Domaine sans nom, j'étais à une hauteur, à un degré de perfection et de pureté que je n'atteindrai jamais plus³⁰. » Or à l'éblouissement succède le désastre. L'émancipation est devenue synonyme de corruption, l'inquiétude, de dépression. Quant au risque de la mort, à l'intraitable du réel, il n'est pas mis en intrigue dans le récit poétique ; il est enjambé, la voie des routes recouvrant la voix du deuil. Aucun savoir vivre ne s'y transmet parce qu'aucun ne s'y modélise. Si donc la lecture immersive et projective a d'abord rendu à l'adolescente le réel lisible et crédible, par l'épreuve de la re-connaissance, elle l'abuse, et l'abîme dans la détresse.

Beauvoir, qui en jeune lectrice put projeter son affranchissement et en supporter l'esseulement grâce aux romans de l'intériorité dont *Le Grand Meaulnes* est un exemple privilégié, dut ensuite apprendre à se déprendre de cette littérature pour devenir l'écrivaine singulière qui sommeillait en elle. Bien sûr, la déprise fut facilitée par ses nouvelles fréquentations à l'École Normale supérieure de la rue d'Ulm. Peu réceptif aux émois de ce romanesque de l'affectivité, Merleau-Ponty considère que « le sentiment est une idée

étouffante] qui m'a laissé un tel goût de pureté que la moindre allusion aux choses de la chair met en moi une détresse, une désolation indicible. » (Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, op. cit., p. 474) « Je songe à *Colombe Blanchet* qui se jeta dans l'étang noir... [...] je songe qu'on m'accuse d'idéaliser la vie, mais que personne ne connaît mon trésor si beau. » (*Ibid.*, p. 486) « Je songe à Colombe, à Colombe qui s'est tuée parce que celui qu'elle aimait n'était plus pur comme elle, qui s'est jetée dans l'étang ; folle envie de mourir aussi. » (*Ibid.*, p. 634).

²⁸ Zaza. *Correspondance et carnets d'Elisabeth Lacoïn*, op. cit., p. 130 (lettre du 24 août 1928). Une lettre de la *Correspondance* de Zaza, du 3 septembre 1927, est quasiment citée mot à mot dans les *Mémoires* : « Elle s'était abandonnée, sans doute avec excès, à l'influence du *Grand Meaulnes*. "J'ai puisé là un amour, un culte du rêve auquel aucune réalité ne sert de fondement, qui m'a égarée peut-être, loin de moi-même". » (p. 330).

²⁹ Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, op. cit., p. 425. « L'Aventure, l'évasion, les grands départs » (p. 344) se sont dégradées en errance sur des routes pas même maritimes, en équipées de bars.

³⁰ Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, II, 4, op. cit., p. 160.

ratée³¹ ». Mais Simone résiste ; elle n'est pas immédiatement prédisposée à renoncer à l'enchantement du grand Meaulnes : « Ah ! moi j'ai là des richesses dont je ne veux pas me défaire. Drame de mes affections, pathétique de la vie, et cet irréel Alain-Fournier que je suis souvent³². » Sartre conteste définitivement cette adhésion naïve, lui qui « [m']achetait des *Pardaillan* et des *Fantômas* qu'il préférait de loin à la *Correspondance* de Rivière et Fournier » (p. 446). Il voit un leurre en l'aventure, maître-mot de Jacques Rivière, et en l'aventurier « un déterministe inconséquent qui se supposerait libre » (p. 451).

Au bout du compte, c'est l'idée de croyance qui fait d'abord les frais de la désillusion. La « nécessité de croire en quelque chose » (p. 266) est vitale. Mais le crédit doit se fonder sur des garanties, pour ne pas devenir mortel. Certes, la foi en soi, le sens voire le culte de la différence auréolaient Meaulnes, au point qu'il reprochait à Valentine le mal qu'elle avait fait en voulant ne croire à rien³³ et qu'il lui imputait le pathétique de son histoire. Jacques, quant à lui, « [m']annonçait de temps à autre qu'il avait trouvé un titre formidable. Il fallait patienter, lui faire crédit » (p. 288). Mais au terme du renversement, c'est de prétendre avoir droit au crédit d'autrui qui indispose Simone. Elle comprend

ce que sont les hommes qui [m']apparaissent comme Grands Meaulnes, et ce qu'est un type comme Sartre. Les premiers sont beaux à contempler, et on est heureux de les servir pour cette exigence insatiable en eux [...] ; mais pour se justifier de cette joie à les voir, [...] on est tenté aussi de leur faire la partie trop belle ; « ne jugez jamais, faites-moi crédit », demandent-ils, et cela touche comme un appel à votre générosité. Mais maintenant que je connais un homme qu'on peut toujours juger, qui justifie toujours, je ne vois plus en cette demande cette sorte d'incantation qui m'enchaînait³⁴.

Désenchantement, désenchaînement : ainsi se résume le parcours de lecture du *Grand Meaulnes* dont on peut appréhender l'ambivalence d'après les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Comme récit d'amours pures et désintéressées, il offre un modèle sentimental à l'adolescente pétrie d'une éducation catholique et puritaine, jusqu'à ce que le désir s'accorde au réel, par l'épreuve du deuil et au-delà d'elle. Comme objet d'un apprentissage lectoriel, il accompagne le mouvement d'affranchissement et d'individuation de l'auteure. Lectrice ingénue, Simone s'immerge d'abord, identifie ses amis aux héros voire à l'auteur, confondu avec son personnage. Ensuite, l'intelligence critique, le discernement aigu de Beauvoir lui font questionner cette richesse imaginaire dont les livres sont porteurs, ce trésor symbolique qu'on s'approprie avec plus ou moins de distance. Réviser son jugement, clarifier ce qui était brouillé, élucider les ambiguïtés réclament une relecture et une mise à l'épreuve du *Grand Meaulnes*, paradigme du roman de l'adolescent. Après avoir émancipé la jeune lectrice des conventions sociales, après l'avoir autorisée à se choisir et à cultiver ses possibles, lui avoir fait rencontrer des « présences fraternelles » qui l'ont réassurée dans l'épreuve de l'exil et de l'angoisse et lui ont permis de négocier avec la double contrainte de construire son avenir en « jeune fille rangée », le pouvoir d'affranchissement du *Grand Meaulnes* a atteint ses limites.

³¹ « Ponty dit avec raison : “le sentiment est une idée ratée” ; je ne veux pas de ratés. J'ai eu la superstition de la vie ; hypnotisée sur Rivière, Fournier, Jacques, je n'ai pas su les dépasser » (Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, op. cit., p. 384 – 29 juillet 1927).

³² *Ibid.*, 28 juillet 1927, p. 384.

³³ « Ah ! poursuivit-il avec fureur, quel mal vous nous avez fait, vous qui n'avez voulu croire à rien. Vous êtes cause de tout. C'est vous qui avez tout perdu, tout perdu ! » (Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, op. cit., p. 216).

³⁴ Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, op. cit., p. 761 (10 septembre 1929).